



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

25 | 1998
Varia

Denis DIDEROT, Pensées philosophiques, Lecture de Roland MORTIER, collection « Les philosophiques », Actes Sud (« Babel »), 1998, 96 p.

Paolo Quintili



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1941>
ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1998
ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Paolo Quintili, « Denis DIDEROT, Pensées philosophiques, Lecture de Roland MORTIER, collection « Les philosophiques », Actes Sud (« Babel »), 1998, 96 p. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le 19 août 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1941>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Denis DIDEROT, Pensées philosophiques, Lecture de Roland MORTIER, collection « Les philosophiques », Actes Sud (« Babel »), 1998, 96 p.

Paolo Quintili

- 1 Œuvre fulgurante d'un jeune philosophe à la recherche de lui-même, ces Pensées se révèlent à la lecture de Roland Mortier dans toutes leurs nuances problématiques et leurs apories liées au moment de formation du jeune Diderot: « il est, en 1746, un penseur en pleine mutation, nourri des lectures les plus diverses [...]. On pourrait lire les Pensées philosophiques comme l'histoire de son détachement par rapport à l'orthodoxie dont il a été longtemps imprégné. Ainsi s'expliqueraient ses timidités, ses concessions et ses audaces » (p. 69). La première position critique de la rationalité des Lumières — critique des miracles, réfutation des témoignages de foi, problème de l'athéisme et de son rapport à la morale etc. : des arguments classiques propres à la meilleure littérature clandestine (pp. 65-66), s'opère chez Diderot à travers l'ironie, la skepsis, la suspension du doute qui succède à la mystification de façade. Émerge, ainsi, le motif conducteur de « l'apologie d'un déisme critique prudemment mâtiné d'un catholicisme réduit à sa fonction de tradition nationale et de ciment social » (p. 84) ; mais ce n'est pas là, évidemment le motif original de ces Pensées, R. Mortier le met bien en évidence.

L'élément constant qui accompagne les innombrables oscillations conceptuelles, parmi les différents « personnages » de ce théâtre philosophique (l'athée, le sceptique, le déiste), est la mise en valeur de « la rigueur de la raison » par rapport « à des faits souvent douteux [...] : “je suis plus sûr de mon jugement que de mes yeux” (LI). Mais Diderot est attentif à des phénomènes qui passent pour miraculeux aux yeux du public alors qu'ils sont susceptibles d'une explication rigoureusement scientifique » (p. 81). Cette « raison », en tant que capacité de juger, supérieure aux « témoignages » des sens, présente elle-même une riche phénoménologie des erreurs dans lesquelles le sujet peut tomber. Elle a

la capacité de les corriger et, surtout, de s'autocorriger. Les différentes modalités d'autocorrection de la raison et les attitudes humaines qui les accompagnent, prennent les noms de « déisme », d'« athéisme », de « scepticisme ». À travers ces figures du théâtre de la conscience — qui a comme but la conquête d'un universel historique, de la part d'un sujet libre de ce qu'il pense, sent, dit —, voilà que « dans cette optique », remarque R. Mortier, « Diderot se présente donc en chercheur de vérité, non en maître à penser et moins encore en prophète. Le seul critère qu'on puisse lui appliquer est celui de la bonne foi, de l'honnêteté intellectuelle » (p. 77). L'« honnête homme » de Montaigne devient, en fait, l'un des points de repère les plus importants de l'ouvrage. Diderot, cependant, « anime » cette figure sceptique, il lui ôte ces « doux oreillers de l'ignorance et de l'incuriosité » pour qu'elle convienne « à l'ardent besoin de vérité, à la recherche inquiète » (p. 76) de l'auteur, sans nom, de ces Pensées.

La centralité d'un scepticisme méthodique, donc, non systématique (p. 78), comme « premier pas vers la vérité », c'est le coloris expressif de la tendance de Diderot à conquérir une position rationaliste critique de sa pensée à l'égard de la tradition, dans une « marche » qui sera, un an plus tard, celle de la Promenade du sceptique (1747) et ensuite, celle des grands dialogues de la maturité. R. Mortier ne cesse de le rappeler: « La revendication de Diderot n'est peut-être pas absolument neuve, mais il a su la formuler d'une façon admirable : “on doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve.” Au dogmatisme, quel qu'il soit, religieux ou philosophique, il oppose un scepticisme investigateur, une pensée tâtonnante mais franche, un relativisme rationnel qui va irriguer plus tard ses œuvres les plus originales, du Rêve de D'Alembert à Ceci n'est pas un conte et au Supplément au Voyage de Bougainville » (pp. 77-78). R. Mortier, en ce sens, met en valeur la réception qu'aura en Allemagne « cette nouvelle méthodologie » chez « le penseur le plus original de l'Aufklärung » : G.E. Lessing. D'après l'auteur de la Dramaturgie de Hambourg, Diderot est l'un de ces philosophes qui « nous conduisent, par des couloirs ténébreux, au thrône étincelant de la vérité, alors que des maîtres d'école conduisent par des couloirs baignés d'une lumière fictive au thrône obscur des mensonges » (p. 78).

L'originalité des Pensées n'est pas à chercher sur le plan des idées propres à Diderot lui-même. R. Mortier observe : « La nouveauté est ailleurs : le jeune Diderot a renoncé aux œuvres massives, bourrées d'érudition, qu'étaient le Theophrastus redivivus, les Examens de la religion ou les Difficultés sur la religion proposées au R.P. Malebranche, pour adopter une forme plus souple, plus libre, plus vivante, ainsi qu'une structure fragmentée, comme éclatée, qui n'hésite pas à interpellier le lecteur ou à dramatiser le discours » (p. 66). Il s'agit, donc, d'une manière très originale de réaliser des synthèses et de forger l'écriture littéraire apte à ce but, à travers la forme grecque, dialoguée, de la philosophie. Mais le dialogue diderotien acquiert bientôt ses connotations caractéristiques, qui l'éloignent de ses modèles classiques : « Diderot n'a pas cessé de ruser, de biaiser, d'alterner l'attaque et la défense, de faire des concessions aussitôt annulées, de miner les positions de l'adversaire tout en se protégeant de ses coups. Ce mouvement de balancier, ce continuel va-et-vient est moins d'un philosophe classique que d'un praticien averti de la dialectique et de l'argumentation: serait-ce un souvenir des années de théologie et des subtilités des “sorbonniques” ? L'ouvrage est conçu comme une stratégie et son auteur nous charme par les habiles entrechats d'une « écriture ironique » (p. 84).

Et le matérialisme de la Lettre sur les aveugles qui établira, d'ici à peu, le ton dominant de cette philosophie ? est-il tout à fait absent ? est-il simplement refoulé ? À ces questions R.

Mortier répond de façon claire : « On est loin encore, en 1746, des audaces du Rêve de D'Alembert. L'information scientifique de Diderot à cette date, n'est pas à la hauteur de ses ambitions. Le groupe des pensées XX à XXII ouvre un débat sur l'athéisme (dirigé en fait contre La Mettrie) qui témoigne de la perplexité et des curiosités philosophiques de l'auteur. Il concède à l'athée la force de ses arguments, mais lui oppose la merveilleuse organisation du moindre des insectes ou la complexité de l'aile d'un papillon » (p. 68). Cependant, contre l'argument déiste propre à la théologie physique, Diderot repère déjà le fil rouge conceptuel de son matérialisme à venir, mis en évidence par R. Mortier: « L'ordre de l'univers pourrait-il être l'effet du "jet fortuit des atomes", c'est-à-dire du hasard? Diderot est bien forcé d'admettre que le calcul des probabilités, appliqué à une durée infinie, autoriserait une telle hypothèse. Il a fait ainsi deux concessions majeures à l'athée : le mouvement est essentiel à la matière et la nature ne chante pas nécessairement la gloire de Dieu » (pp. 68-69).

Des arguments épicuriens sont acceptés par négation et à travers une technique du « paradoxe » dont Diderot sera bientôt le virtuose. Et même l'apologie réitérée des passions, « sources de toute grandeur et de toute beauté », qui renverse le paradigme éthique dominant, celui de la dévotion des anachorètes (pp. 66-67), « condense les objections adressées depuis les libertins du XVIIe siècle et leurs successeurs du XVIIIe à une pensée ascétique, tenue pour inhumaine et antinaturelle » (pp. 70-71). C'est là précisément le prélude d'une éthique matérialiste de la liberté rationnelle et d'un « bonheur vertueux » que les *Éléments de physiologie* exalteront sur le même ton, dernier mot du philosophe : « Il n'y a qu'une vertu, la justice ; qu'un devoir, de se rendre heureux ; qu'un corollaire, de ne pas se surfaire la vie et de ne pas craindre la mort ».

Ainsi, avec toutes ses questions irrésolues, mais déjà décidément conduit, par sa méthode et par son goût de la logique conséquente, vers le matérialisme des *Lettres* (1749-51), le Diderot de ces *Pensées* nous est présenté sous son aspect le plus convaincant, celui d'un philosophe de la raison critique. Son œuvre de jeunesse témoigne d'une « transformation profonde du statut de la philosophie autour de 1750, puis à travers le XVIIIe siècle. Elle est devenue un instrument de pénétration destiné à subvertir la pensée orthodoxe. En un mot, le philosophe sera dorénavant autant écrivain ou artiste que penseur » (p. 85). Grâce à cette lecture, on pourrait dire que le petit opuscule anonyme de cent trente-six pages in-12 s'approche encore plus de notre sensibilité, éclatée et friande, de lecteurs « désenchantés » au tournant du XXIe siècle.